

Humus

Élise Vidal

Numéro 102, printemps 2004

L'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vidal, É. (2004). Humus. *Moebius*, (102), 113–117.

ÉLISE VIDAL

Humus

La photo est placée dans un cadre simple en pin blanc verni. C'est une grande photo qu'on a probablement fait agrandir exprès pour l'exposer sur ce mur. Je ne me rappelle plus le moment où l'on a tiré ce portrait de moi, mais je crois me rappeler la journée comme telle.

*

Une journée chaude de juillet. Les grillons chantent. Pas les oiseaux, il fait trop chaud. Je me baigne avec la chienne. La chienne du petit Marcel, la mère de la chienne du grand Marcel. Je cours sur le gazon qui est plein de mottes de terre. Un gazon inégal, un gazon qui ne fait l'envie d'aucun voisin. De toute façon, il n'y en a pas de voisins, au chalet. Un gazon de chalet. Pieds nus, j'arrive sur le quai, je cours plus lentement, de peur de glisser et de me fendre le front, comme l'été passé, puis je saute à l'eau. La chienne ne saute pas du quai, elle me suit en nageant à partir de la berge. On revient ensemble. Elle, jusqu'à la berge, moi, jusqu'au bout du quai d'où je m'y hisse. Je ne nage pas jusqu'au bord de l'eau parce que je devrais marcher dans la boue et les roches pourraient me faire mal aux pieds.

*

Je me suis étouffé tantôt avec une bouchée de pain, ou de jambon, je ne sais plus. Les deux en même temps, probablement. J'ai bien cru que c'était ma fin. J'ai voulu crier en pensant au grand trou noir qui m'attendait : « Faut que j'vous l'dise ! Si j'nage pas jusqu'au bord quand j'me

baigne, c'est pas à cause des roches, c'est parce que j'ai peur de mettre mes pieds dan' bouette! Y'en a même pas, des roches!» mais je ne l'ai pas fait. J'ai bu du lait et ma bouchée a fini par passer.

*

Je continue de regarder la photo. Le petit Marcel tenant sa chienne par le cou. Rien. Des vertiges salés, acidulés de l'été de mes huit ans. Vertiges quand je cours, nu-pieds sur le quai de bois mouillé. Vertiges quand je pense au danger que je cours de me fendre le front encore. Vertiges quand je me trouve entre le ciel et le lac sans savoir si je me suis donné un assez grand élan pour ne pas que mes tibias ou le bout de mes orteils frappent le quai dans ma chute. Vertiges que je ressens quand je me hisse hors du lac à partir du quai en songeant à tous les poissons qui sont dans l'eau sous moi et qui pourraient m'effleurer les jambes de leur peau visqueuse. Vertiges lorsque je reste quand même les mollets et les pieds dans l'eau jusqu'à la peur.

*

Je retire mes jambes rapidement en faisant pénétrer mes ongles dans le bois imbibé d'eau du quai.

Vertiges salés, acidulés. Vertiges de mes huit ans, finalement si étrangers à ce que dégage cette photo.

*

Parfois, lorsque je suis fatigué, je suis porté à fixer des points. Des points invisibles que j'imagine comme étant des trous dans l'air. Seulement pour poser mes yeux quelque part. Ces points sont situés le plus souvent à un centre bas de ma vision à l'horizon. Je les fixe ainsi sans les voir pendant un certain temps dont je ne connais pas la durée puisque je ne suis, pour ainsi dire, pas conscient durant cette phase du processus. Pendant ce temps, j'imagine que ma tête devient de plus en plus lourde pour mon cou parce

qu'elle finit par tomber mollement et se met à faire des huit dans les airs. Mon corps hésite alors entre garder Marcel éveillé et laisser Marcel dormir. Mes yeux aussi en font, des huit. Je ne vois cependant que des courbes entrecroisées car mes yeux et ma tête ne sont pas synchronisés.

*

Dans le coin inférieur droit du cadre de pin blanc, on a glissé une autre photo. La photo d'un colibri, minuscule et flou. Elle n'a pas été placée sous le verre, preuve qu'on l'a mise là en attendant, croyant qu'on allait s'en lasser pour ensuite aller la ranger dans un quelconque tiroir. Il faut croire que ce ne fut pas le cas puisqu'elle est toujours là, petite fenêtre carrée sans dimensions spatiotemporelles.

«J'va la mettre à côté de moi.» Je descends de la chaise sur laquelle j'ai grimpé pour fixer le portrait. Je me regarde tenant la chienne par le cou. Nous ne sommes plus seuls depuis que le colibri est à côté de nous. Avec le temps, à force de voir l'oiseau-mouche là, on croira qu'il était vraiment près de nous lorsque la photo a été prise. Je ne me doute pas encore que la photo jaunira et que son coin supérieur gauche frisera sous l'humidité de l'air qui passe.

*

En attendant, je me couche à côté de la chienne, dans le salon. Le plancher, fait de planches de contreplaqué clouées aux intersections, a été repeint tellement de fois que les reliefs sont mous, atténués. C'est donc sur une substance lisse, épaisse, molle que je m'abandonne. Je m'endors et me réveille à intervalles réguliers. Ou irréguliers, je n'en sais rien. Je dors, il fait chaud, et le soleil tape. La chienne soupire en de gros râles qui lui demandent un effort incroyable. Lorsque je me réveille, des grains de sable se sont incrustés dans la peau molle de mes avant-bras.

*

Je travaille à retirer tout le sable qui s'est accumulé dans les cavités qui se sont formées dans le plancher. À l'origine, ces cavités devaient être distinctes, bien creuses et coupantes. Trous dans le contreplaqué ayant comme fond la tête d'un clou. À cause des multiples couches de peinture, les trous ne sont que des creux. J'essaie donc d'en retirer tout le sable. J'y travaille très fort. Sans souffler, en me servant uniquement de mes doigts, c'est beaucoup plus difficile que ça en a l'air.

*

Matin, le cri des outardes, feutré par les murs, le toit et mon sommeil. Je m'éveille, replie les couvertures lourdes de chaleur, me lève. Ce cri, celui qui annonce les jours froids, paradoxalement, me réchauffe le cœur. Je veux l'entendre, le goûter de plus près. La porte s'ouvre dans l'air humide et aussitôt mes pieds, mes chevilles et mes mollets semblent être pris dans un brouillard épais et glacé. La brume matinale est toujours sur le lac, elle danse encore de ses mouvements bleus et verts. Ma respiration se fait saccadée un instant, celui où le brouillard atteint mon torse. Le froid de cette aube d'automne me transperce, mais jamais autant que le cri des oies sauvages dont je cherche dans le ciel le grand «v», le «v» qui dit vrai.

*

Le cri des outardes. Encore, mais jamais. Jamais trop. Je suis sorti, sur la galerie, l'air est plus présent que jamais. J'ai décidé d'aller regarder les outardes passer à partir du quai. Soudain j'ai entendu un froissement d'aile, puis un autre, puis tous. Présence incroyable. La surface du lac s'est brisée, la surface du lac s'est fracassée. Milliers d'éclaboussures certaines, sûres. Les oies ont élu mon lac comme domicile pour la nuit. L'honneur.

*

Fracas.

Cinq heures, fracas d'ailes, fracas d'appels glorieux, les oies s'activent. L'idée d'un pays plus chaud leur donne probablement l'énergie nécessaire à cette levée grandiose.

Mon corps est engourdi. «Ne partez pas déjà», ai-je envie de leur crier de mes poumons pleins.

J'essaie d'implorer.

En vain.

Et les oies prennent le dessus sur moi.

J'ai froid comme je n'ai jamais eu froid.

J'entre, glacé, et je bourre le poêle.